Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 73 (1944)

Heft: 4-5

Artikel: L'école et la tâche qui lui incombe aujourd'hui chez nous

Autor: Piller, Joseph

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040728

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

73e année 1er mars 1944 Nos 4-5

Bulletin pédagogique

Organe de la société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Rédacteurs : Gérard Pfulg, directeur de l'Ecole normale, à Fribourg ; Eugène Coquoz, instituteur, 27, rue Guillimann, à Fribourg.
Administration : Raymond Progin, professeur, 28, rue des Alpes, à Fribourg. Compte de chèque postal II*a* 153.

SOMMAIRE : *L'école et la tâche qui lui incombe aujourd'hui chez nous. — La loi du meilleur rendement. — Les centres d'intérêt. — Vous qui reposez dans la paix de nos cimetières..... — Une manière de penser et de vivre. — A nos artistes. — Trois chefs-d'œuvre de l'art suisse à Fribourg. — Avec Antoine de Saint-Exupéry à la découverte de la terre et de l'homme. — La beauté, une richesse. — La bibliothèque scolaire. — A la gloire de la mère. — Examens de fin de cours complémentaires. — Nous maintiendrons ! — Avèpra d'outon.*

Nous avons l'honneur et la joie d'ouvrir ce Bulletin *par un article de M. le Conseiller d'Etat Joseph Piller, directeur de l'Instruction publique, paru d'abord dans* Les archives suisses pour l'Enseignement.

Nul doute que ces directives vastes et lumineuses seront pour chacun de nos maîtres une raison de confiance et un encouragement.

L'école et la tâche qui lui incombe aujourd'hui chez nous

La multiplicité des problèmes qui surgissent chaque jour, réclamant une solution immédiate, ne doit pas nous faire oublier l'importance des questions qui sont de tous les temps : ainsi, il ne faut jamais perdre de vue le rôle des institutions sociales, l'esprit et les conditions dans lesquels leur tâche doit être réalisée.

Si l'on étudie le rôle de l'école dans notre pays, il faut partir de considérations dont l'évidence nous paraît s'imposer.

Tout d'abord, le Suisse est quelqu'un pour qui la réalité existe. Les constructions purement idéologiques ne le satisfont pas ; il ne recherche pas davantage une impossible fusion avec le tout du réel. N'a-t-il pas toujours dû arracher à la terre le pain qui lui est nécessaire ? N'a-t-il pas dû lutter énergiquement pour assurer son indépendance ? Parce qu'il a dû lutter pour la vie, le sens de la réalité s'est fortifié en lui ; il a acquis le sens de ce qui sert la vie et, tout naturellement, la tendance à diriger, à enseigner, à guider s'est affirmée en lui.

D'autre part, le Suisse appartient à un pays où races, cultures, religions coexistent dans le respect et la compréhension mutuels, chacun s'efforçant loyalement de reconnaître les richesses essentielles que les autres peuvent apporter à la physionomie nationale. Chercher à découvrir dans autrui les trésors cachés afin de les mettre en valeur, n'est-ce pas encore une attitude d'éducateur ?

Enfin le Suisse appartient à une démocratie : dès lors, il est particulièrement intéressé à la chose publique et la formation des futurs citoyens lui tient spécialement à cœur. C'est parmi eux, en effet, que se recruteront les chefs du pays, ces spécialistes de l'intérêt général qui, fidèles au sens de l'histoire, avec une intelligence avertie des circonstances, sauront prendre les initiatives nécessaires et préparer à la patrie un avenir conforme à ses destinées les plus hautes. Chacun doit être armé pour les tâches qui pourraient l'attendre un jour : ceci encore nous explique pourquoi, en Suisse, une place d'honneur a été réservée aux écoles et à la pédagogie.

Ce respect de la réalité, ce souci de la compréhension d'autrui, cette préoccupation de la fin à atteindre ont toujours caractérisé la pédagogie de notre pays. Bornons-nous à rappeler les noms de Rousseau, de Pestalozzi, du P. Girard. La pédagogie de chacun de ces maîtres, si différente soit-elle par ailleurs, ne s'adresse-t-elle pas à un enfant concret, vivant dans un milieu concret, pour le préparer à l'existence réelle ?

L'école de notre pays, si elle veut rester fidèle à ses traditions, doit donc travailler dans la réalité et pour la réalité. Ceci suppose que la pédagogie observera les principes qui découlent de la nature même des termes en présence : il faut tenir compte de la nature de l'être vivant qu'on veut éduquer, de la fin de cet être vivant ; il faut, par les moyens employés, rapprocher cet être vivant de la fin envisagée. Les méthodes devront dès lors tenir compte et de la nature du sujet et du but à atteindre.

Le sujet de l'éducation se manifeste à nous par des opérations diverses. Mais il ne faut pas oublier qu'il est une unité et qu'il est impliqué tout entier dans chacune de ses opérations. — Il n'y a pas de modification physiologique qui n'implique une modification

psychologique, pas de modification psychologique qui ne soit en même temps, et si peu que ce soit, une modification physiologique. — Ce sujet se révèle à nous par des activités physiologiques et par des activités mentales. Dans l'ordre de la connaissance, il s'assimile tout d'abord ce qui, dans la totalité du réel, se voit, se mesure et se pèse. Mais, du même coup, il saisit en quelque sorte au travers et au delà de ces réalités sensibles, ce qui est plus réel encore, l'être *un*, dont elles sont les propriétés, dont elles jaillissent, pour ainsi dire. Cette idée de l'être est accessible à l'enfant — il la précisera plus tard : il sait que quelque chose *est*. Sa première question n'est-elle pas toujours : « Qu'est-ce que c'est ? » Cette attitude mentale est un fait, il ne sert à rien de le nier : il est insensé de méconnaître les faits. A côté de ses activités de connaissance, connaissance de la réalité sensible, connaissance de la réalité abstraite, l'enfant manifeste encore des activités affectives, morales, sociales, religieuses. Tel est donc le sujet auquel l'école s'adresse.

Quelle est maintenant la fin de cet être vivant ? Il n'est pas sa propre cause, dès lors, il ne peut être sa propre fin. De plus, parce qu'il est intelligent et libre, il ne peut être subordonné à un être fini ; il ne peut être subordonné qu'à un être qui réunit en soi, de façon absolue, toute vérité, toute beauté, toute bonté et il devra réaliser les desseins de cet être, en lui et autour de lui, desseins qui ne peuvent être que la production du vrai, du beau, du bien sous toutes leurs formes.

Le rôle de tout agent d'éducation — par conséquent de l'école — consistera donc à mettre l'enfant en mesure d'accomplir cette tâche. Il faudra veiller tout d'abord à son développement harmonieux. Faire de l'enfant un bel animal, souple, agile, vif, serait manquer le but de l'éducation ; on aurait laissé en sommeil tout le côté spécifiquement humain de sa personnalité ; faire de lui un être habile à jongler avec les idées, mais sans résistance physique, aboutirait encore, mais d'une autre façon, à une mutilation de son être.

L'école doit donc se proposer de former une personnalité complète, au corps sain, à l'esprit droit, au cœur généreux, à la volonté forte. C'est une tâche difficile à l'heure actuelle parce que nous souffrons encore des habitudes qu'une vie facile a implantées en nous et que nous devons opérer un renversement dans notre façon de concevoir les choses. Cette tâche est difficile aussi parce qu'elle oblige à un laborieux effort de synthèse. Il faudra saisir le problème scolaire dans sa complexité, mais aussi dans son unité et ne pas croire qu'on l'aura résolu simplement parce qu'on aura travaillé à développer certains aspects de la personne, autrefois un peu négligés, et qu'on aura ramené à de plus justes proportions ce qu'il y avait peut-être d'excessif dans l'importance accordée jusqu'ici à quelques

formes de l'activité humaine. Certains s'imaginent qu'une éducation physique plus poussée, que le sport généralisé suffiront à eux seuls à donner au monde les héros dont il a besoin, comme si le développement de l'énergie des muscles, l'agilité à la course, l'habileté au saut étaient les seuls éléments qui constituent la véritable force de la personne. Que fait-on, par exemple, de la résistance nerveuse qu'exigent impérieusement les tracas, les difficultés de la vie actuelle ? Que fait-on encore de l'endurance morale que réclament les soucis et les préoccupations qui tenaillent les esprits ? On oublie que tout développement unilatéral se fait au détriment de la personne humaine et, si on a déploré, à juste titre, les faibles résultats obtenus par certains intellectuels — qui ne savaient être que des intellectuels — aux concours sportifs, on ne doit pas oublier, d'autre part, ces mots du Dr Carrel dans *L'Homme, cet inconnu :* « On dirait que ... l'excès des sports empêche le progrès psychologique. Les athlètes sont, en général, peu intelligents. »

L'éducateur, l'instituteur, appelé à s'intéresser au développement psychique de l'enfant se préoccupera avant tout de lui apprendre à penser juste. Notre époque vit de plus en plus sous le signe de la confusion des idées ; celle-ci n'est-elle pas engendrée par la confusion des mots ? Nous ne voyons plus dans les termes leur signification précise, nous y voyons ce qui plaît à notre imagination ou à notre affectivité. L'école devra apprendre à respecter le langage, à respecter la valeur des mots. Et ainsi, par l'étude ou tout au moins par l'application de la logique, par l'emploi du raisonnement, l'enfant prendra conscience qu'il y a des réalités auxquelles il doit plier son caprice, il découvrira que nous ne faisons pas le vrai, qu'il y a des réalités que nous ne mesurons pas, mais qui nous mesurent et contre lesquelles nous nous briserons, si nous nous obstinons à les ignorer. C'est l'étude des règles de la grammaire, des règles du calcul qui fera concevoir à l'enfant qu'il y a un *ordre* à observer, un *beau* à réaliser, un *bien* à faire et que cela ne se discute pas parce que l'ordre est l'ordre, le beau le beau, et le bien le bien. Cette initiation — à condition qu'elle soit faite judicieusement — est possible dès l'école primaire et l'enfant ne s'y refuse pas. Au contraire, il éprouve une sécurité à faire les choses selon les lois qu'elles imposent. Faut-il rappeler Péguy ? « Enseigner les éléments, apprendre à des enfants de bonne race ces vieilles vérités sur lesquelles tout le monde est d'accord... Etre sûr que tout ce qu'on dit est vrai, que tout ce qu'on dit porte, que c'est bien entendu, que ça reste, quel heureux sort, et il n'y a rien au-dessus. Faire de ces belles analyses logiques et grammaticales où tout retombait droit, où on savait tout, où on désarticulait complètement, où on épuisait les phrases, où il ne restait rien, où tout retombait juste. Et de ces beaux pro-

blèmes d'arithmétique où il fallait si soigneusement séparer les *calculs* du *raisonnement*... » Ces exercices, pratiqués à bon escient, sont loin d'éloigner l'enfant de la vie. M. Rivaud, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* (15 octobre 1940), dit avec raison : « La recherche la plus abstraite et le travail manuel le plus simple exigent les mêmes vertus : la soumission, le respect, la confiance. » On a pu affirmer à bon droit qu'il n'y a jamais qu'une façon de faire parfaitement une chose quelconque : respecter la nature des choses comme la vérité des idées. Lorsqu'un jeune collégien aura lutté avec un texte latin ou un texte grec pour en rendre au mieux la beauté et la vérité, il aura créé en lui un besoin d'exactitude et de netteté. Lorsqu'il aura assimilé vitalement le sens des mathématiques, il aura compris que la vie, elle aussi, est une équation dans laquelle les deux termes, devoir à remplir et existence à vivre, doivent jouer, sans que répugnances ou préférences personnelles puissent intervenir. C'est ainsi que l'enfant consacrera sa vie non pas à la satisfaction de ses caprices et de ses fantaisies, mais à la réalisation d'un idéal de grandeur et de vérité.

C'est parce que l'école doit créer cette volonté chez l'enfant qu'elle se répartit sur un nombre d'années aussi prolongé. A regarder les choses de près, le programme de l'école primaire ne demanderait pas six ou huit ans pour être parcouru. Si l'on fait venir les enfants aussi longtemps en classe, c'est qu'on veut qu'ils grandissent dans une atmosphère de vérité, où ils finiront par sentir d'emblée : « Cela est juste, cela est faux » ; c'est afin qu'ils y acquièrent des habitudes de travail, de discipline, de collaboration, d'entr'aide qui sont indispensables à une vie féconde, c'est parce qu'on veut leur donner ce qui importe plus encore que les connaissances, une attitude d'esprit, l'adhésion consciente aux valeurs qui donnent à la vie privée, à la vie sociale, à la vie publique toute leur signification.

Cette laborieuse conquête de la vérité, cette formation d'un être moral réalisées avec persévérance, exigent de la part des enfants une concentration qui crée en eux une unité qui les rend plus forts. C'est pourquoi il faut user judicieusement des méthodes intuitives ; elles rendent de précieux services, nous le reconnaissons volontiers, mais si l'on en abuse, elles font perdre le sens de la réalité abstraite et produisent chez l'enfant un état de dispersion qui le rend moins résistant devant les difficultés de la vie.

La tâche de l'école, avons-nous dit, est de mettre l'enfant à même de réaliser en lui et autour de lui le vrai, le beau, le bien, sous toutes leurs formes. L'enfant doit donc apprendre qu'il a le devoir de faire rayonner ces valeurs, le devoir de servir les autres, c'est-à-dire de mettre dans leur vie plus de vérité, plus de beauté, plus de grandeur morale et que, pour les autres, il doit développer

chaque jour sa personnalité. Il faut enseigner à l'enfant, d'une manière adaptée à son âge, à produire le bien dans la vie des autres, mais avec détachement. Il faut qu'il comprenne que ce n'est pas la nature du service rendu qui fait une vie grande, mais la manière dont ce service est rendu. Il faudra expliquer aux enfants le vrai sens de l'esprit d'équipe, selon lequel l'individu s'efface devant la cause qu'il sert avec les autres.

Mais voir le bien, connaître la tâche à remplir, ne suffit pas. Il faut que cette connaissance devienne dynamique et entraîne tout l'être à la poursuite de l'idéal. C'est pourquoi, à l'éducation des facultés de connaissance, doit se joindre l'éducation des facultés affectives. Il faut rendre les âmes réceptives à la vérité ; il faut, en quelque sorte, les « sensibiliser », leur donner le goût de la noblesse morale. La beauté joue ici son rôle, que ce soit la beauté de la nature, que ce soit la beauté de l'art : elle établit l'ordre dans la vie affective. L'influence du milieu est capitale, car on n'enseigne pas la beauté, la générosité, on les fait vivre et, comme le dit encore le Dr Carrel : « Pour se développer, l'intelligence demande seulement des exercices tandis que les autres activités de la conscience exigent un milieu, un groupe d'êtres à l'existence desquels elles sont incorporées. »

Et c'est pourquoi la pédagogie de notre pays, si elle veut demeurer une pédagogie de la réalité, doit se préoccuper non seulement de développer physiquement les enfants, de les faire penser juste, mais elle doit encore se préoccuper de les faire vivre dans une atmosphère de générosité, de beauté. Elle doit élargir leur horizon, leur faire connaître, comprendre et aimer le vrai, le bien, le beau, les initier à faire chaque jour ce que chaque heure exige d'eux. Et c'est ainsi, à notre sens et selon notre conviction la plus intime, que l'école suisse remplira aujourd'hui et demain sa tâche au service du pays et de l'humanité.

JOSEPH PILLER,
Directeur de l'Instruction publique.

Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables : misérables comme nous, impuissants comme nous, ils ne nous aideront pas ; on mourra seul. Il faut donc faire comme si on était seul ; et alors bâtirait-on des maisons superbes, etc. ? On chercherait la vérité sans hésiter ; et si on le refuse, on témoigne estimer plus l'estime des hommes que la recherche de la vérité.

PASCAL.